

**VOTRE JOURNAL DE QUARTIER**

La Page, journal de quartier dans le 14<sup>e</sup>, est publié par l'association de bénévoles L'Equip'Page. Elle est ouverte à tous et toutes : vous pouvez vous joindre à nous, nous envoyer vos articles ou vos informations (BP53, 75014 Paris Cedex), ou téléphoner au 45.41.75.80. (répondeur).

# La Page

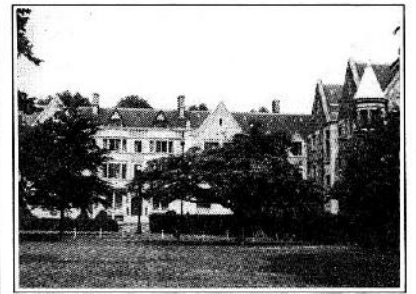
Du Mont Parnasse au Mont Rouge N° 19 - 8 F

## MARCHE DAGUERRE: LA FIN DES HARICOTS ?

Autrefois, il y avait un marché couvert. Profit oblige, le propriétaire a poussé un à un les commerçants dehors. Le n°19 de la rue Daguerre est mort en juin dernier. Un nouveau projet d'aménagement a été présenté. Outre l'aspect esthétique (cet immeuble de quatre étages va supprimer la seule «aération» de la rue), on peut craindre que les nouveaux commerces soient à l'image de cet immeuble de luxe. La mairie aurait pu maintenir un marché couvert; elle a choisi d'apporter son aval à ce projet. Nous pensons que c'est, à plus ou moins long terme, la mort de la rue Daguerre. Exceptionnellement, notre «pot» avec nos lecteurs, le 5 janvier, sera consacré pour l'essentiel à cette affaire. Pour vous permettre de réagir avant qu'il ne soit trop tard... (lire p.3).



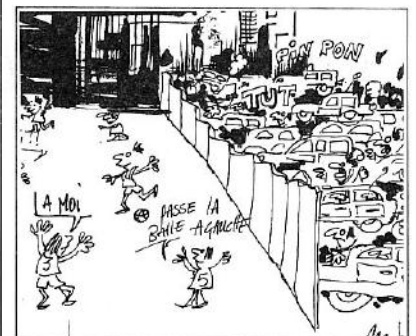
La rue Daguerre, il y a 10 ans.

**CITE INTERNATIONALE**

Avis aux flâneurs du dimanche et aux amateurs de spectacles: la Cité U est aussi un lieu ouvert au grand public. Variété des plaisirs et dépaysement garantis. Suivez le guide. (page 8)

**VIE ASSOCIATIVE**

Elles sont nombreuses et variées, cherchant à mieux se connaître et à se faire connaître. Compte-rendu d'une réunion à la mairie sur la vie associative et présentation de certaines d'entre elles. (pages 4 et 5)

**RESEAU VERT**

Des rues sans voitures, réservées aux piétons, aux vélos et aux transports en commun... Un rêve? Rencontre avec l'association Réseau vert. (page 4)

**RENCONTRER LA PAGE**

Mercredi 5 janvier, à partir de 20h 30, vous pouvez venir rencontrer des membres de l'équipe qui réalise le journal, pour bavarder (on parlera du marché couvert de la rue Daguerre) et prendre un verre. C'est au restaurant Le Citoyen : 22, rue Daguerre, au sous-sol.

**BRASSENS, IMPASSE FLORIMONT**

## Le polisson de la chanson

Les principaux lieux associés à Brassens sont Sète, d'où il était originaire, la Bretagne, où il passait de longues vacances, Crespières, dans les Yvelines, où lorsqu'il fut connu il alla se réfugier, le 15e, où il vécut à partir de 1968 et... l'impasse Florimont, dans notre quartier (au niveau du métro Plaisance). Les habitants du 14e savent-ils que l'illustre chansonnier traîna longtemps sa moustache et ses grands yeux le long de la rue d'Alésia? Savent-ils également que ce lieu était associé à une certaine Jeanne? La Page voulait depuis longtemps visiter ce «petit coin de paradis».

Une des premières rencontres entre Brassens et la capitale eut lieu alors qu'il était enfant. Sa mère, d'origine napolitaine, avait une sœur venue s'installer à Paris, rue d'Alésia. La tante Antoinette recevait le petit Georges pendant les vacances. Il l'aidait alors dans l'épicerie où elle travaillait, rue Castagnary, en faisant des livraisons. Petit à petit, le charme de la capitale a envoûté le jeune sétois.

Georges Brassens ayant un goût très modéré pour les études d'une part, et pour la maçonnerie (métier de son père et de son grand-père) d'autre part, décide de plaquer son Sud natal pour tenter sa chance à Paris.

C'est ainsi qu'à 19 ans le jeune homme, qui vient de se laisser pousser la moustache, arrive Gare de Lyon, accueilli à bras ouverts par la tante Antoinette. Celle-ci, ayant accumulé quelques économies, a investi dans l'immobilier et gère maintenant des meublés. C'est tout naturellement

qu'il vient s'installer chez elle, 173 rue d'Alésia, en face de la caserne des pompiers. Cependant la tante Antoinette, pour des raisons économiques et de principe, n'a pas l'intention de nourrir et loger «gratuit» ce grand gaillard. Il cherche donc du travail et trouve une place de manœuvre spécialisé aux usines Renault.

Mais nous sommes en 1940, dans une ambiance de guerre, bientôt les Allemands seront dans Paris. Georges Brassens, avec beaucoup d'autres Parisiens et un ami sétois venu le rejoindre quelques temps plus tôt, se retrouve un beau jour porte d'Orléans, direction le sud, au milieu de charrettes pleines de meubles, de vélos et de voitures. Cet exode ramène Brassens à Sète, mais cette période ne durera pas longtemps, très vite il revient rue d'Alésia, chez tante Antoinette. Cette fois, elle le nourrira, le logera, afin qu'il se consacre entièrement à la musique, à l'écriture et à la lecture.

**EN CHINANT PORTE DE VANVES**

Georges Brassens n'a aucune éducation musicale et ne connaît pas le solfège, mais il passe beaucoup de temps sur le piano qui est chez sa tante à faire, seul, l'apprentissage de la musique. De la même façon il découvre la poésie en fouinant dans la bibliothèque du 14e et en chinant aux puces de Vanves. Il y déniche des livres et des recueils poétiques accessibles à sa petite bourse. Notons au passage que le marché des livres anciens se tient maintenant dans le parc Georges-Brassens, dans le 15e. Bel hommage rendu à celui qui lut beaucoup de livres d'occasion! C'est au marché de la porte de Vanves qu'il découvre le poète Antoine Pol, auteur du texte «Les Passantes». Brassens mettra plus tard ce poème en musique.

Début 1943, une convocation de la mairie du 14e vient troubler la tranquillité de Georges Brassens. (suite p.2)

# La vie d'artiste

## PREVERT RUE DU CHATEAU

Il était trois fois un jeune homme, tout occupé de vivre. C'était en 1924, il(s) était(en)t né(s) avec le siècle. Le régiment les avait fait se rencontrer, à Saint-Nicolas-de-Port et à Constantinople. Le premier, Yves Tanguy, était breton et avait la tête de Stan Laurel. Le second, Jacques Prévert, ne l'était qu'à moitié, breton, mais avait pourtant la tête dure à résister à une chute de plusieurs mètres. Le troisième, Marcel Duhamel, ne l'était pas vraiment, breton, tout juste normand par sa mère; le quatrième — mais comme pour les Mousquetaires, il est de la bande sans en être et n'arrivera que plus tard — se bornait à s'appeler Breton, André.

Les deux premiers ne fichaient rien, le troisième jouait au directeur de l'hôtel Grosvenor, l'un des trois ou quatre établissements que possédait sa famille. Elle avait du bien et une longue tradition d'hébergement. Tout naturellement, donc, Marcel Duhamel décida d'utiliser l'argent qui lui venait de l'hospitalité à être l'hôte de ses copains Yves Tanguy et Jacques Prévert.

«Yves et Jacques repèrent, dans le 14e, une boutique de marchand de peaux de lapins à louer, surmontée d'un petit logement et dont les occupants viennent de prendre leur retraite. Très excités, nous visitons. C'est dans ce quartier excentrique ô combien, au 54 de la rue du Château, en face d'un bougnat-bistrolier (...). Daredare, je signe le contrat de location et je colle là-dessus les entrepreneurs de l'hôtel...» (1) parce qu'il n'arrive dans les lieux aucun autre fluide que l'eau; ni électricité, ni gaz, et que l'ensemble est assez délabré. Sur la rue, un muret surmonté d'une grille et une porte grillée. Un peu en retrait, une pièce de 25 m<sup>2</sup>, à la façade entièrement vitrée, une courette, un escalier menant à un premier étage.

On architecture: dans la salle commune, les WC occuperont un angle; une cuisine d'1m<sup>2</sup>, avec eau et gaz, le coin opposé. Comme c'est haut de plafond, on accolera à la cuisine une mezzanine fermée, avec une fenêtre donnant sur la salle. Entre ses pilotis, des coussins de cuir noir et une table basse. La vitrine sur la rue sera masquée par un rideau de Lurçat vert, blanc et noir. Au sol, un tapis de corde, une table, deux bancs. Sur les autres murs, de la toile de jute, cloisonnée par de la bague électrique, fera des zig-zags futuristes. Un grand meuble abritera un gramophone à moteur, un aquarium où quelques couleuvres s'entortillent sur du sable, une cage et ses rats blancs.

### AU RAZ DE LA RUE

La courette, qui est un puits entre des murs mitoyens, aura son ciel clos par deux vastes pour devenir la chambre d'Yves et Jeannette Tanguy. Au premier, celle de Prévert, dont la fenêtre donne sur le toit des Tanguy, aura du papier peint de Lurçat au plafond et des murs blancs. A côté, la chambre de Duhamel aura plus normalement aux murs ce même papier cubiste. C'est vite projeté, exécuté, emménagé.

A l'été 1925, le décor change déjà. Yves Tanguy calligraphie sur la mezzanine «Les Frères de la côte», d'Aragon, que le quatrième numéro de «La Révolution surréaliste» vient de publier. «Le raz de marée entra dans la pièce / Où toute la petite famille était réunie / Il dit Salut la compagnie / Et emporta la maman dans le placard / Le plus jeune fils se mit à pousser de grands cris / Il lui chanta une romance de son pays / Qui parlait de bouts de bois / Bouts de bois bouts de bois / Comme ça / Le père lui dit Veuillez considérer / Mais le raz refusa de se laisser emmerder / Il mit un

peu d'eau salée dans la bouche du malheureux géniteur / Et le digne homme expira / Dieu ait son âme / Alors vint le tour des filles / Par rang de taille / L'une à genoux / L'autre sur les deux joues / La troisième



troisième / Comme les animaux croyez-moi / La quatrième de même / La cinquième je frémis d'horreur / Ma plume s'arrête / Et se refuse à décrire de telles abominations / Seigneur Seigneur sérieux moins clément qu'elles / Ah j'oubliais / Le poulet / Fut à son tour dévoré / Par le raz l'ignoble raz de marée.»

### UN CADAVRE DANS LE PLACARD

En décembre, Yves Tanguy peint la porte de la chambre de Prévert. S'y entrelacent des corps de femmes, nus, et des hommes habillés, une lampe à pétrole, un cahier d'écolier, une grosse boîte d'allumettes, un arbre squelettique dans la grille cylindrique qui entoure son tronc et la grille, perpendiculaire qui écrase ses racines, un crocodile, un éléphant, un faire-part de deuil au nom de

Jacques Prévert, décédé le 5 décembre 1925.

C'est qu'au printemps de la même année, nos viveurs ont rencontré les surréalistes. Cela a plutôt mal commencé. Entre Rotonde et Sélect, Prévert s'apprêtait à apostropher un insolent. On lui dit qu'il s'agissait d'un poète surréaliste, l'un des plus intéressants», Robert Desnos, et Jacques retint son geste. On fit les présentations, le poète vint visiter le château. Il déchira l'accordéon de Duhamel et insulta copieusement son propriétaire au nom d'un «je hais les mécènes». Puis Benjamin Péret fit une seconde reconnaissance et, enfin, Breton les invita chez lui. Ils y allèrent le nez tellement plein de cocaïne qu'ils réussirent l'exploit de ne pas laisser au Pape du surréalisme la possibilité d'en placer une. Mais, de ce jour, ils en étaient.

Yves Tanguy, qui s'était mis à dessiner, puis à peindre quand ses deux copains lui eurent offert palette et peinture à l'huile, changea donc sa manière. Au grand dam de Florent Fels, le directeur de «L'Art vivant», qui lui avait fait exposer ses premiers dessins et qui faillit, rue du Château, se faire écharper par Mme Tanguy, couteau à découper en main, quand il reprocha au mari ses nouvelles et mauvaises influences.

Prévert n'écrivait toujours pas, il regardait Tanguy peindre. Jusqu'à tomber dans la toile en dégringolant de sa fenêtre à travers le vastas. Il en réchappa heureusement, ne se résignant pas au rôle de cadavre, fût-il exquis, procédé qu'il avait inventé, un jour que l'on jouait, rue Fontaine, aux «petits papiers», en proposant: «Il n'y a qu'à mettre n'importe quoi!»

Au début de 1928, Raymond Queneau, qui vient d'«enlever» Janine Kahn, la belle-sœur d'André Breton, fait un halte rue du Château où le trio fait ses bagages. Marcel Duhamel a des problèmes avec sa famille hôtelière et plus les moyens de jouer les hôtes. Il cède le bail à André Thirion et Georges Sadoul. Aragon les y rejoint bientôt et c'est en ces murs, dont l'un affiche son raz de marée, qu'à l'hiver il donne une réception en l'honneur de Maïakovski, le beau-frère d'Elsa Triolet.

Le 11 mars 1929, Duhamel, Prévert et Tanguy sont en face de leur ancien chez eux, de l'autre côté de la rue, chez le bougnat-bistrolier. Une grande réunion réunit d'anciens participants de Dada, de la Centrale surréaliste et du Grand Jeu, un groupe de jeunes gens venus de Reims avec lesquels Breton avait sympathisé l'année précédente. On cherchait des moyens d'agir ensemble, on avait envoyé à tout le monde un long questionnaire et, finalement, il avait été décidé que l'examen du sort réservé à Trotsky fournissait le thème d'une première discussion.

### RUE DU CHATEAU, JUMELEE AVEC PRINKIPO

L'organisateur de l'Armée Rouge, expulsé d'URSS en janvier, est exilé dans l'île de Prinkipo, près de Constantinople. Pierre Naville, directeur de «La Lutte des classes», a été invité à titre de trotskyst-témoin, malgré l'animosité que lui voue désormais Breton. Raymond Queneau expose les positions en présence.

Et puis Breton prend la parole, pose une question préalable sur «le degré de qualification morale» de chacun. André Thirion en profite pour attaquer vigoureusement le Grand Jeu, soupçonné de déisme et de tiédeur révolutionnaire. Il cherche la scission, voit une occasion toute trouvée en la personne de Roger Vaillant, auteur d'articles louant le préfet de police Chiappe. Georges Ribemont-Dessaignes, qui défend le journalisme comme gagne-pain, doit sortir sous les huées. Breton cherche pourtant un compromis, qui pourrait être une lettre de désaveu signée par Vaillant. Sa position est approuvée à la majorité.

Thirion et Sadoul retraversent la rue du Château, entre deux de ces chariots de la voirie municipale qui, de 3h à 6h30 du matin, «s'en vont au grand galop sur les pavés disjoints, porte de Vanves, vers les champs d'épandage de la banlieue potagère» (1). Chez eux, au 54, «un tremblement de terre secoue les murs et le toit» (1).

### Alain Rustenholz

(1) Marcel Duhamel, «Raconte pas ta vie», Mercure de France, 1972.

## IMPASSE FLORIMONT

(suite de la p.1)

Il est requis pour le Service du travail obligatoire. Il passera un an en Allemagne. A l'occasion d'une permission de quinze jours, il retourne à Paris en emportant ses biens les plus précieux, c'est-à-dire ses notes et ses manuscrits. Il sait qu'il ne reviendra pas. Le voilà donc en clandestinité; il doit se cacher ailleurs que chez la tante Antoinette car les meublés, les hôtels et les pensions de famille sont à cette époque sujets à de fréquents contrôles.

C'est ainsi que le «coquin de sort» lui fait rencontrer une amie de sa tante, Jeanne Le Bonniec, devenue Jeanne Planche. Jeanne et son mari Marcel accueillent Georges Brassens dans leur petite maison, plutôt un taudis, impasse Florimont, où dans la cour vivent des chiens, des chats, mais aussi un perroquet, des hamsters, un corbeau, une buse... C'est «l'auberge du Bon Dieu», sans eau ni électricité, mais ouverte à tous ceux qui ne manifestent aucune mauvaise intention.

Jeanne, couturière bretonne d'une cinquantaine d'années, possède son franc-parler mais déborde de générosité. Elle croit dans le talent de son protégé, et elle l'aidera en l'hébergeant et en le nourrissant dans la mesure de ses faibles moyens. Brassens de son côté s'occupe des animaux, bricole comme il peut dans la maison et surtout continue à écrire, à composer et à lire les poètes. Il se sent en famille entre Jeanne qui le couve, Marcel qui lui fournit boisson et tabac, et les copains qui

plaisaient.

Entre 1945 et 1946, celui que les copains surnommaient «nounours» ou «le gros», récupère une guitare et, sous l'influence des poètes découverts, sa technique d'écriture s'améliore.

Il ne pense pas à interpréter ses chansons, mais plutôt à proposer ses textes à des artistes. Pas pour gagner de l'argent, car il ne comprend pas qu'on puisse faire de l'argent avec ces «choses-là» quand on a du plaisir à écrire. Cela lui répugne même. Il souhaite plutôt gagner un nouvel auditoire, plus large que celui de Jeanne, Marcel et les copains. Handicapé par sa timidité légendaire et ses airs d'ours mal léché, ce sont les copains qui le poussent à se présenter à des auditions.

### TRIOMPHE A BOBINO

Malheureusement les tentatives se suivent et se ressemblent... Que se soit à l'Ecluse, au Tabou, au Caveau de la République, au Lapin agile... ça ne marche pas! Ce type timide et transpirant, qui joue les anarchistes et les provocateurs, qui entre et sort de scène sans un salut, dérange les spectateurs venus applaudir des chansonniers traditionnels. Son langage cru et son attitude sur scène tranchent avec les habitudes.

Enfin, au début des années cinquante, c'est la rencontre avec Patachou, qui va s'enflammer pour ses chansons. Elle le présente à Jacques Canetti, patron des Trois Baudets et directeur artistique de Polydor-



Dans l'Impasse Florimont, avec Jeanne et Marcel

Philips. Le succès ne lui est cependant pas acquis du premier coup, il continue à déranger, mais les maigres cachets de ses prestations lui permettront d'aider à son tour Jeanne et Marcel.

A cette époque, la bande de copains (dite «la bande de cons») s'agrandit. Elle est composée entre autres de René Fallet, Claude Chabrol, Boby Lapointe, Pierre Louki, René-Louis Lafforgue, Pierre Onteniente, Puppchen (sa compagne)... La bande continue de se retrouver dans «l'impasse» où Georges Brassens habite toujours.

En octobre 1953, son premier Bobino, à Montparnasse, est un triomphe, il sera enfin suivi par bien d'autres.

En 1954, Georges Brassens atteint le record des ventes de disques, mais il n'est pas plus ébloui par l'argent. Il en fait cependant profiter Jeanne et Marcel. Il achète la maison de l'impasse Florimont, ainsi qu'une maison mitoyenne. Il fera installer l'eau, le gaz et l'électricité et interdira à Marcel de travailler.

### ADIEU A «L'IMPASSE»

Jeanne surveille les «satellites» de sa vedette et en accueille parfois certains à contrecœur. En dépit de son caractère

entier, tout le monde l'aime beaucoup.

Georges Brassens, devient une vedette internationale. Malgré le succès, entre les tournées, il réside toujours impasse Florimont. Mais ses admirateurs guettent ses brefs passages à «l'impasse» et les flâneries dans Paris, qu'il aimait tant, lui sont maintenant difficiles. Il est reconnu et assailli par des demandes d'autographes. Il décide donc, en 1955, de fuir à la campagne et achète une maison à Crespières, dans les Yvelines. Ainsi la «bande de cons» déserte l'impasse Florimont, mais Brassens continuera lui, d'y séjourner de temps en temps.

En juin 1966, à 75 ans, Jeanne se remarie (trois ans après la mort de Marcel), avec un Georges (!) de trente-sept ans son cadet. Ils partent en voyage de nocce en Bretagne (en moto!). Georges Brassens décide de quitter définitivement l'impasse, et déménage son pied-à-terre parisien dans un autre coin du 14e, dans l'immeuble moderne du Méridien, rue Emile-Dubois (immeuble qu'habitera également Jacques Brel à la même époque).

A 57 ans, en 1968, une grande peine vient s'ajouter à ses souffrances dues à de fréquentes crises de coliques néphrétiques, Jeanne meurt. Il ne vaudra plus jamais retourner dans l'impasse Florimont. Et c'est dans une maison avec un jardin, des arbres et des oiseaux, dans le 15e arrondissement, que la vedette installera sa nouvelle tanière.

Merci à cet amoureux de la langue d'avoir violé sa timidité pour chanter ses chansons, merci à ses amis d'avoir su reconnaître son talent, merci Brassens d'avoir simplement été.

### Juliette Bucquet

A lire: «Georges Brassens, la marguerite et le chrysanthème», de Pierre Berruer (Presses de la Cité).

# L'AFFAIRE DU NUMERO 19 (SUITE)

Rue Daguerre, un projet entièrement nouveau met en jeu l'avenir du marché couvert. Présenté à la mairie du 14e, qui n'a pas utilisé son droit de préemption, ce projet est-il le bon?

## CHAPITRE VIII

• Lundi 8 novembre, 16 heures. Rendez-vous à la mairie.

«La mairie du 14e? M. Delaval, s'il vous plaît.

— M. Delaval? Il vous connaît? Ne quittez pas.»

M. Delaval: «J'ai parlé de vous au maire. Venez demain à 15h30 voir le projet présenté à la mairie.»

• Mardi 9 novembre, 15h30. Je suis dans la salle d'attente du premier étage avec deux représentants de l'Association des amis de la rue Daguerre, René Dutrey et Frank Laval. Nous sommes conduits dans la grande salle de réunion, à côté du bureau du maire. La grande table reluit. Une douzaine de sièges, une douzaine de sous-main avec une douzaine de blocs de papier

Pour le lecteur qui n'a pu, malheureusement pour lui, lire «l'affaire du n°19» dans La Page n°18, faisons le rappel des protagonistes de ce feuilleton: M. Lo Fermo (Société de transactions immobilières), propriétaire du 19 rue Daguerre; M. Hideux, artiste, locataire (le dernier) d'un atelier au n°19; M. Assouad, maire du 14e arrondissement; M. Delaval, directeur adjoint du cabinet du maire; et (dans le rôle principal) le marché couvert de la rue Daguerre, sur 825m2 de terrain.

blanc. C'est «extra-clean». Sur la table de «conférences», une petite maquette en carton, des dessins de plans et de façades, des planches de montages photo en couleur de l'environnement du n°19. Rien à boire (hélas!). Entrée de M. Assouad et de M. Carter, accompagnés de M. Delaval (ne pas confondre avec M. Laval) qui prépare une feuille où nous inscrivons nos noms, adresses et qualités.

M. Assouad: «Ce projet est présenté par une banque, la Bred.

— Et M. Lo Fermo?

— M. Lo Fermo a disparu. Il n'est plus du tout propriétaire.»

M. Carter: «M. Lo Fermo n'est plus rien dans ce projet mais il reste très attaché sentimentalement à cette affaire du marché Daguerre.»

Le projet (ce n'est encore qu'un projet) prévoit une surface de commerces au rez-de-chaussée, que la mairie souhaite alimentaires mais sans vraiment le garantir: c'est un projet privé, insiste-t-on. Il est envisagé, dans le fond, l'installation d'un restaurant. Peut-être. Au-dessus, un immeuble de quatre étages. Trente à trente-deux logements. L'immeuble est plus haut que ses voisins et il vient s'aligner avec eux sur la rue, ce qui supprime le renfoncement actuel.

«Plus d'ateliers d'artistes?»

M. Carter: «On en construit cinq, dans la villa d'Alésia.

— Villa d'Alésia? C'est loin de la rue Daguerre.

— Oui, mais c'est quand même dans le 14e.»

(Aparté de M. Assouad: il a lu notre précédent article dans le dernier numéro de La Page. Il le qualifie de «parcours du combattant». Il semble franchement amusé.)

La discussion tourne autour du genre de commerces qui seront installés. Encore une fois, rien ne garantit le genre ni le nombre de commerces qui viendront s'établir ici.

«Peut-on avoir une photocopie du dessin de façade? du plan?

— Non. Il faut attendre l'acceptation du permis de construire.

— Combien de temps?

— Pour le dépôt d'une demande de permis, ce sera fait d'ici une huitaine de jours.

Pour son acceptation, environ quatre mois.»

Au cas où les choses iraient plus vite, je peux prendre contact avec M. Delaval.

M. Assouad: «Il n'y aura pas de parking sous l'immeuble. Il faudra voir avenue du Maine ou rue Boulard.»

Conclusion de M. Assouad: «Ce projet est inespéré. On revient de loin.

— Il aurait pu être pire?

— Selon le plan d'occupation des sols, ils avaient le droit de construire plus haut.

— Et qui les empêcherait de faire huit étages?

(Rires). M. Carter: «Oui, ils vont faire une tour!»

La réunion a duré un peu plus d'une heure, dans une ambiance que j'avais imaginée nettement plus «collet monté», pour un projet qui apparaît compact, d'allure ultra-conventionnelle. Mais le style plaît à M. Carter (ses quelques allusions peu charitables envers Beaubourg ou la Fondation Cartier, en construction boulevard Raspail, laissent deviner ses sympathies architecturales). Selon lui, les architectes des Bâtiments de France ont fait part d'une première impression favorable au projet.

Remarque de M. Assouad: «L'architecte s'en est très bien tiré.»

A la sortie de la mairie, Frank Laval me communique aimablement quelques précisions qu'il a notées pendant cette réunion. Architecte: M. Thual, 3 avenue de Madrid, Neuilly. Promoteur: Pallas Stern Invest (dépendant de la Bred).

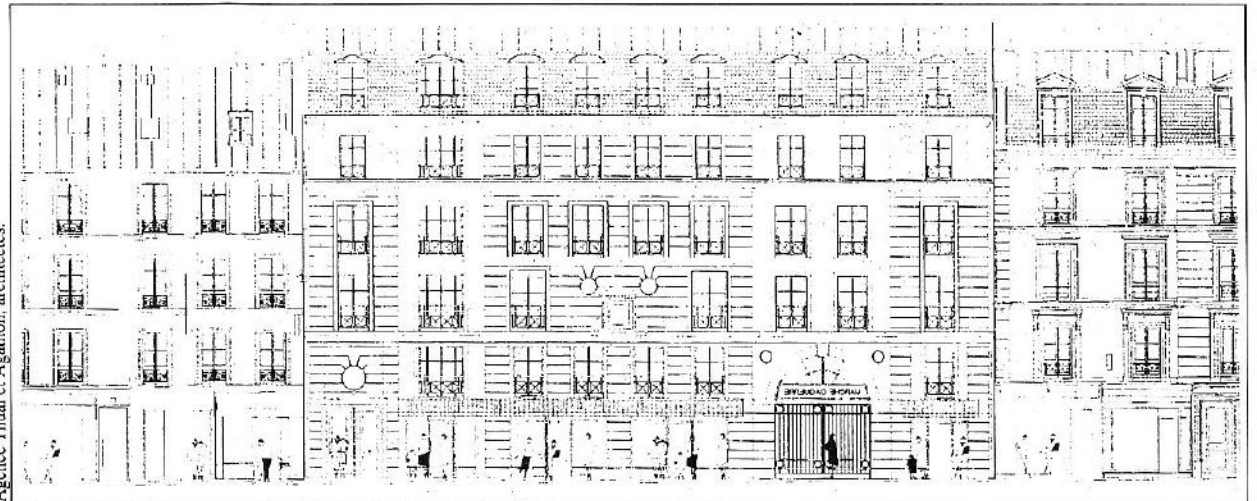
Rue Daguerre, j'aborde M. Dupuy, président de l'Association des commerçants de la rue piétonne. Il a vu le projet dans la matinée. Conclusion: «Nous sommes d'accord à 90%.»

## CHAPITRE IX

• Lundi 15 novembre. Par téléphone. 10h30, rendez-vous avec M. Lo Fermo demain à 16 heures. 10h40, M. Hideux: «Ah! la! la! Quelle affaire! Il faut que j'en parle à mon avocat.»

• Mardi 16 novembre, 16 heures: bureaux de la STI. M. Lo Fermo confirme ce qui a été dit à la mairie, qu'il n'est plus le promoteur, et que l'affaire est maintenant passée entre les mains, selon ses termes, d'un «outil de production» de la Bred («C'est bien une Banque populaire»). Je lui tends la copie que j'ai apportée à son intention d'un papier paru la veille dans «Le Parisien». Il se met à le lire, un petit sourire au coin des lèvres. Il pointe le doigt sur la fin de l'article: «Tiens, j'apprends quand même quelque chose.»

Ce «quelque chose», c'est: «Les six membres du bureau de l'Association du centre commercial Daguerre ont, à quelques réserves près, jugé le projet très acceptable.» Selon M. Lo Fermo, cet accord des commerçants est une bonne chose, et il le satisfait. Ainsi semble-t-il vouloir signifier que son long et patient tra-



La façade du projet.

vail de négociateur au cours des années écoulées, loin d'avoir été inutile, aura fini par porter ses fruits.

Aucun commentaire, en revanche, sur la description du projet, ni sur l'illustration qui accompagne l'article, une photo de la maquette (maquette que le maire, la semaine dernière, ne nous avait pas permis de reproduire).

Pour finir cet entretien (accordé avec cordialité, encore une fois), M. Lo Fermo

exprime le souhait que les compte-rendus de La Page ne conduiront pas à un «blocage» (c'est son expression) de ce projet, dont il espère la réussite. Il me fait remarquer en passant qu'après la fermeture du marché couvert, le chiffre d'affaires de la rue piétonne a chuté de 30% en trois ans. Finalement, cela semble évident: quelle que soit la situation actuelle ou à venir de M. Lo Fermo dans cette affaire, la réalisation de ce projet lui tient à cœur.

Alors? Ce projet, tel qu'il est, verra-t-il le jour? En tout cas (mais tout le monde le savait déjà) adieu les artistes et leurs ateliers, adieu le petit zinc et ses habitués,

adieu les échoppes et leurs commerces traditionnels! A moins que... Il n'est pas impossible, par exemple, que l'Association des amis de la rue Daguerre soit tentée par l'idée d'une relance prochaine de l'action sur ces thèmes du rétablissement d'ateliers d'artistes et du retour des commerces alimentaires traditionnels et populaires dans la rue piétonne. En ce qui concerne La Page nous proposons que notre habituelle rencontre avec nos lecteurs (voir première page) traite de cette affaire. Rendez-vous le jeudi 5 janvier, au restaurant Le Citoyen, à partir de 20h30.

Jean Lévy

## UN BAR MENACE

# Prendre la Bélière par les cornes

Un soir où je cherchais un havre sympathique, tard dans la nuit, au cœur du 14e arrondissement, j'ai découvert par hasard «La Bélière». En entrant, j'ai été frappé par la coexistence étonnante de mœurs populaires (au bar) et d'un monde plus bourgeois (en train de dîner) dans une ambiance culturelle autour d'un piano.

J'adore le son du piano, et la personne qui en jouait paraissait douée. J'en fis part au client qui était à mon côté: à ma grande surprise, celui-ci prit la place de l'autre et il en jouait bien aussi. Il y avait au moins trois bons pianistes ce soir-là, mais un seul était payé par l'établissement. Lorsque je revins par la suite, je constatai qu'il était habituel à cet endroit

que de simples amateurs passionnés de musique s'essayent à mettre de l'ambiance: des talents cachés se dévoilent, de façon désintéressée, des chansons oubliées de notre patrimoine resurgissent, généralement à la grande satisfaction des personnes présentes car les prestations sont souvent de qualité.

En ce lieu la distance n'est pas très grande, au fond, entre l'état de public et l'état d'acteur, et en cela on retrouve l'esprit du cabaret d'autrefois. A mon sens, toutes les conditions s'y trouvent réunies pour la créativité. De jour, l'établissement est fermé, car les personnes qui y travaillent occupent un second emploi, prudence oblige par temps de crise; à partir de 19h (tous les jours sauf le dimanche), ce lieu prend le relais de l'animation du quartier jusqu'au lendemain matin.

A ma connaissance, c'est le seul endroit dans notre capitale où on peut encore rencontrer ce type d'ambiance: de plus en plus, dans tous les lieux publics, les personnes présentes se laissent chloroformer par une musique assommante; elles sont réduites à un rôle passif, qui ne leur permet pas de communiquer et dont, finalement, elles ne reti-



rent rien. Cela correspond à une tendance générale de la société dont le bon fonctionnement implique que les individus deviennent esclaves de leur fonction de consommateur. Il n'y a pas d'autre explication, au fond, au fait que notre ville perd chaque jour un peu plus son âme, et son attrait.

A La Bélière, au contraire, on se sent exister de façon consistante, participer à une vie sociale, être partie intégrante d'une vie parisienne.

J'ai donc été extrêmement choqué d'apprendre que cet établissement, situé au n° 74 de la rue Daguerre, était promis à la démolition et qu'on projetait d'y construire à la place un immeuble de cinq étages avec une dizaine de logements luxueux, de superficie supérieure à 100 m2. Cela me paraissait déplacé, compte tenu des références historiques de ce quartier, de son caractère et de son animation: une nouvelle fois se trouve visé son aspect «village de Montrouge» avec ses artisans, ses guinguettes. Ce type d'établissement touché par la spéculation immobilière risque de devenir de plus en plus rare et La Bélière est un vestige des plus attachants:

on peut lui trouver du charme: elle n'a qu'un étage et est surmontée d'un mignon petit toit. En la détruisant, on fait aussi disparaître une vie parisienne, partie intégrante notre patrimoine culturel, qui nous est également fort précieuse et que nous revendiquons.

De façon complètement désintéressée, agissant spontanément en tant que simple Parisien consterné de voir notre capitale de plus en plus défigurée et déshumanisée, j'ai donc décidé de m'opposer au permis de construire en fondant l'Association de sauvegarde de La Bélière. Je souhaite qu'un grand nombre de personnes en fassent partie, soit en allant à cet endroit soit en m'écrivant par l'intermédiaire du journal.

Patrice Maire

**ART TABAC**  
VENTE DE JOURNAUX  
LOTO - CADEAUX

2, PLACE DE CATALOGNE

TEL: 40 47 66 50

## RENE-COTY: ENCORE UN EFFORT

La première famille qui avait été hébergée dans la maison maternelle du 41 avenue René-Coty a été relogée. Quelques dossiers devraient déboucher rapidement. Pour les autres, l'hébergement en hôtel continue. Rappelons que c'est la Mairie de Paris qui règle ces chambres. Le chemin s'annonce long... pour un vrai logement pour tous.

Pour tout contact: **Droit au logement: 40.21.83.81**

## RUE DE GERGOVIE: COMPTOIR DES EXPULSEURS

Deux mercredis après-midi successifs, les familles de l'hôtel meublé du 28bis rue de Gergovie (voir La Page n°18) se sont rendues avec des membres du comité de soutien et des représentants de l'association Droit au logement devant le siège du Comptoir des Entrepreneurs, rue de la Paix... à Paris. Ils y ont distribué des tracts informant les clients du Comptoir (propriétaire de l'immeuble) de la menace d'expulsion qui demeure pour les résidents. La réponse du Comptoir a été d'indiquer que «cette affaire devait être traitée entre avocats». Des échanges de lettres ont donc débuté... Les résidents, pour qui le Comptoir demande aujourd'hui l'expulsion, n'étaient pas partie au procès. Ils ont donc fait opposition au jugement qui ne concernait que le gérant des lieux. L'instance judiciaire devant traiter de cette «tierce-opposition» n'est pas encore fixée. Enfin, des tracts et des pétitions de soutien ont commencé à circuler dans le quartier. Pour tout contact: **Comité des résidents 45.39.28.81**

## BAUER-THERMOPYLES EN FETE

L'association Urbanisme et Démocratie a appelé les gens du quartier à se réunir le jeudi 4 novembre à 10 heures, à l'angle de la cité Bauer et de la rue des Thermopyles pour débaptiser cette dernière. Ce soir là, le petit espace avait pris un air de fête, des ballons multicolores attachés aux murs, et une quarantaine de personnes s'était réunie autour d'une table illuminée par des bougies où était dressé un petit buffet. Le projet du maire fut à nouveau contesté et les personnes présentes signèrent la pétition que l'association fait circuler pour que ce petit coin de Paris garde son aspect de village.

Une manifestation était prévue pour le dimanche 5 décembre à 14 heures. Au programme: implantation d'arbres sur l'espace en friche.

Contact: **45 39 13 02**

## COOPERATIVE BIOLOGIQUE

«La nourriture biologique, c'est bien bon mais ça coûte cher». C'est pour essayer de répondre à cette objection qu'une coopérative biologique ouvre ses portes dans le 14e. Ils sont trente-cinq à avoir investi, dès le départ, dans une «société civile à capital variable», structure associative sans but lucratif. Le principe de la coopérative de consommateurs est simple: en se groupant, on peut obtenir de meilleurs prix.

La coop a ouvert le 4 décembre, au 4bis rue Thibaud (près d'Alésia). Pour l'instant, elle fonctionne uniquement grâce au bénévolat de ses membres; les coopérateurs motivés sont les bienvenus. Horaires: du mardi au vendredi de 11 à 14h et de 16 à 19h; «nuit» le jeudi jusqu'à 20h30; le samedi de 11 à 17h. Part sociale (récupérable): 120F.

Pour tous contacts: **Cornelia Krestchner, tél: 45.33.22.39.**

## RESEAU VERT

# Les piétons à la fête

Le dimanche 3 octobre après-midi, rues de la Gaité et du Montparnasse, un spectacle hélas trop rare était offert: les rues avaient été débarrassées de leurs flots automobiles, laissant aux riverains et badauds le plaisir de flâner dans le calme d'une ville enfin retrouvée. Quelques centaines de privilégiés ont pu ainsi profiter de la fête organisée conjointement par l'association Réseau vert et l'Association des usagers des transports d'Ile-de-France; la fête était également soutenue par le Mouvement de défense de la bicyclette, par SOS Paris et l'association Cœur-de-Vey.

Entre les stands de Green Peace, de WWF, de la Ligue de protection des oiseaux et une bourse aux cycles, les passants ont pu goûter quelques spécialités culinaires à l'abri des décibels. Après la rue de la Roquette en 1991 et 1992, la manifestation du 3 octobre visait à populariser le projet d'un «réseau vert» dans Paris et sa proche banlieue. Une occasion de (re)présenter ces associations qui, chacune à sa manière, visent à contester la place hégémonique de l'automobile dans la capitale (alors que, selon l'Insee, 53,8 % des ménages parisiens n'ont pas d'automobile).

### UNE ALTERNATIVE À LA BAGNOLE

L'idée d'un réseau vert remonte à 1988 elle a donné lieu, pendant plus d'un an, à des enquêtes de terrain, des repérages, des questionnaires et s'est concrétisée par une brochure contenant 130 pages de propositions détaillées, cartes à l'appui. Au départ, cette suggestion: peut-on déterminer une succession d'axes qui permettent de se déplacer dans chaque arrondissement de la capitale et dans chaque ville de la proche banlieue, sans jamais rencontrer de voiture? Bien entendu, ces axes devaient être choisis de manière à pouvoir passer d'un arrondissement à l'autre, de Paris à la banlieue, toujours sans rencontrer d'automobile.

Il s'agissait en somme de concevoir un véritable réseau de rues permettant de tra-

verser la petite couronne sans risquer de croiser un véhicule à moteur.

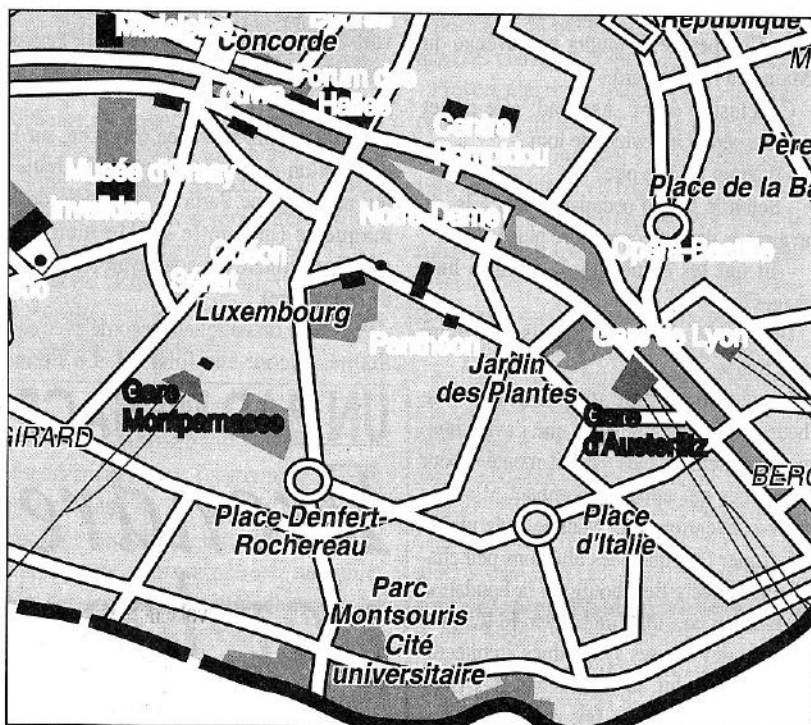
Pendant plus d'un an, des bénévoles ont alors parcouru leur arrondissement, leur ville et ont déterminé la liste des espaces sans voitures que l'on pouvait inscrire au profit du réseau vert. Aucun standard n'a prévalu, chaque quartier ayant toute liberté d'imaginer une solution adaptée aux conditions locales. C'est ainsi que la brochure propose d'interdire certaines rues à la circulation (excepté pour les livraisons ou les arrêts de courte durée), mais indique également des réaménagements de voies, de places, de squares pour qu'il soit ainsi non seulement possible de se déplacer mais aussi de se rencontrer.

Si le projet commence à être reconnu par

la Région Ile-de-France, faut-il s'étonner que la Mairie de Paris fasse la sourde oreille? Le conseil régional vient en effet de débloquent 1 million de francs pour inciter les communes à étudier des aménagements de réseaux verts, et 5 millions pour commencer les premières réalisations dès cette année. La première municipalité à s'être engagée dans ce projet est celle d'Issy-les-Moulineaux. Des projets existent à Nogent-sur-Marne, Pavillon-sous-Bois, Saint-Maur, Nice... En revanche, à l'Hôtel-de-Ville, on considère le projet comme «incompatible avec les contraintes d'une grande ville comme Paris».

### LES TRANSPORTS DE DEMAIN

Née dans la mouvance des associations



«Le Réseau vert est un ensemble de rues réservées aux piétons et aux cyclistes. D'un quartier à l'autre, ces rues se rejoignent formant ainsi un Réseau, véritable itinéraire pratique et convivial. Seuls les véhicules de sécurité (ambulances, pompiers, etc.) les livraisons (à certaines heures), les voitures de service, les riverains et parfois les transports collectifs pourront accéder à ces "rues vertes". Elles seront transformées chaque fois que cela sera possible en allées de végétation pour être utilisées en espaces verts de proximité dont Paris a tant besoin.»

### ERICK MARCHANDISE DE L'ASSOCIATION RESEAU VERT

## «Un projet concret, adapté aux besoins des parisiens»

**D'où vient ce projet de réseau vert? Qui l'a lancé?**

**Erick Marchandise.** Depuis l'origine et pendant deux ans, le projet a été conçu et travaillé au sein des Verts-Paris. Depuis il a été mis sur la place publique et une association s'est créée pour le promouvoir. Elle est autonome vis-à-vis des Verts (y compris sur le plan financier). Elle est devenue membre de la Fédération nationale des associations des usagers des transports), tout comme le Mouvement de défense de la bicyclette, avec lequel nous collaborons beaucoup.

**La fête du Réseau vert s'est déroulée le 3 octobre rue du Montparnasse et de la Gaité, dans notre quartier. Renouvelez-vous souvent ce genre d'initiative?**

C'était en fait la troisième du genre. Nous en organisons une par an. L'idée est de donner une préfiguration de ce que serait un Réseau vert: la circulation est interdite dans ces rues, tout comme le stationnement. Les gens peuvent s'y déplacer tranquillement. On peut remarquer que cette année la fête a reçu un bon accueil

rue du Montparnasse auprès des commerçants (c'est évidemment intéressé, mais pourquoi pas?).

**Quels projets avez-vous en vue?**

Le premier objectif est de publier une nouvelle édition de la brochure élaborée entre 1989 et 1991. Il s'agit de revoir le projet en fonction de ce que nous avons appris depuis. Nous voulons notamment approfondir la réflexion sur ce que peut être un réseau vert en fonction des critiques qui nous ont été adressées et dont certaines sont justifiées. Nous avons, c'est un exemple, constaté que la cohabitation sur la chaussée entre les piétons et les vélos peut parfois poser problème et qu'il faut réaliser dans certains cas un marquage séparatif sur la chaussée. D'autre part, nous préparons des assises, qui dureront deux jours, sur le thème de l'aménagement urbain, nous participons activement aux manifestations cyclistes et nous suivons attentivement la mise en œuvre de projets de réseau vert dans des communes de banlieue, où les associations travaillent sur des projets locaux.

**Quels sont les liens entre ces associa-**

**tions et les collectivités locales?**

Il va de soi qu'elles font ce que l'on appelle du «lobbying», qu'elles cherchent à rencontrer les institutions, les services municipaux, la RATP, la Préfecture. On peut d'ailleurs signaler que la Préfecture de police de Paris avait, il y a quelques années, mis deux personnes pour étudier un projet de deux axes «réseau vert» traversant la capitale. Elle y a finalement renoncé, du fait de l'hostilité de la Mairie. Une action est également entreprise auprès des médias afin de faire connaître les projets une fois qu'ils sont élaborés.

**Et quels résultats seraient envisageables pour le 14e?**

Comme on peut le voir sur le plan, notre projet traverse évidemment le 14e. A l'intérieur du schéma qu'il propose, il reste à discuter des modalités précises de son application. Avec les habitants, nous étudions un projet pour leur rue; ils peuvent naturellement en débattre avec leurs voisins avant de le soumettre aux pouvoirs publics.

**Il reste une dernière question pour les**

de lutte contre la radiale Vercingétorix, l'Association des usagers des transports entend se battre sur deux fronts pour inverser la logique dominante en matière de transports dans toute l'Ile-de-France. D'une part analyser, commenter sans hésiter à les critiquer, les grands projets d'aménagement (schémas directeurs) de l'Ile-de-France; d'autre part agir en tant que médiateur, vis-à-vis de les entreprises de transports en commun, pour défendre les droits des usagers et rendre les transports collectifs, plus attractifs.

Concrètement, un programme de réunions avec les responsables de la RATP permet mensuellement d'être informé de leurs projets, mais aussi de tenter de peser sur les décisions. Par ailleurs, un correspondant par gare est en cours de désignation pour tenter de résoudre les litiges avec la SNCF.

Dans le 14e, l'AUT a organisé en 1991 et 1992 plusieurs manifestations contre les axes rouges, la construction du parking avenue du Maine et le détournement des lignes de bus 28 et 38 (voir La Page n°12, 13 et 14).

### DE L'AUDACE!

L'idée d'un réseau vert, l'amélioration et l'extension des transports collectifs, le développement de l'usage de la bicyclette ou l'idée d'un Paris à dimension humaine n'ont à ce jour qu'un faible écho. Si les citoyens semblent découragés face à l'ampleur d'un phénomène qu'il finissent par considérer comme un mal nécessaire, on ne peut que regretter que les pouvoirs publics manquent autant d'audace et d'imagination en matière de transports collectifs.

Jean-Luc Metzger

**Réseau vert:** 114, rue du Château 75014, tél.: 43.22.40.64. **AUT et MDB:** 32, rue Raymond-Losserand. Ces trois associations sont membres de la Fédération nationale des associations d'usagers des transports.

La brochure éditée par le Réseau Vert peut être achetée au siège de l'association (75F). Par ailleurs, chacune de ces associations édite un bulletin d'information sur l'aménagement de la région parisienne (urbanisme, politique de transport), sur la vie de l'association, effectue des comparaisons avec les grandes villes de province et informe sur les propositions alternatives imaginées aussi bien par des experts nationaux qu'étrangers.

**sceptiques: une telle idée peut-elle aboutir?**

Un des points essentiels de notre démarche, c'est la concertation. Il n'est pas dans notre manière d'agir de chercher à imposer, comme des autoroutes ou des centrales nucléaires, les aménagements que nous proposons. Le Réseau vert peut se réaliser parce qu'il s'agit d'une idée concrète, adaptée aux besoins et aux souhaits des Parisiens. En ne voulant pas remettre en cause la place de l'automobile, la Mairie de Paris s'est engagée dans une impasse. Elle est passée de gadget en gadget, sans trouver de solution crédible. Les axes rouges, dernier gadget en date, sont un échec. Aux Pays-bas, en Suisse, en Allemagne, nous avons pu vérifier que nos idées étaient viables. Ce qui ne l'est pas, c'est de laisser les voitures étouffer Paris. L'important, c'est de surmonter le conformisme et la fatalité. Quand on se promène à Amsterdam, on voit bien qu'il est plus intelligent d'avoir une ville bien organisée autour des transports publics, de la bicyclette, de la marche à pied, etc., que d'habiter une ville livrée à la circulation automobile.

Entretien: **Guy Fargette**

## LIEUX DE CHARME, LIEUX DE MEMOIRE

Passant, si vous n'aimez pas les petits oiseaux qui gazouillent dans le feuillage, les vieux pavés bombés mal fichus, la vigne vierge, glorieuse en rouge et or en automne, la tranquillité à l'écart de la circulation automobile, les vieilles impasses, les bons gros tilleuls, les petits chats gris et câlins, les maisons de deux étages, les ateliers d'artistes et de photographes, le 15<sup>e</sup> arrondissement (vous venez tout juste de franchir la frontière administrative de votre 14<sup>e</sup> adoré), alors, passez au large du 21 avenue du Maine.

Ce n'est pas un coin en danger de mort, ce n'est pas une zone de mal-logés en instance d'expulsion, ce n'est pas le lieu d'une opération de rénovation de grande envergure. C'est simplement une réunion de gens qui ne seront pas vraiment tranquilles tant que la Ville de Paris ne les aura pas rassurés sur ses intentions.

Il y avait d'abord un projet d'immeuble de sept étages en façade sur l'avenue qui aurait totalement bouleversé la géographie

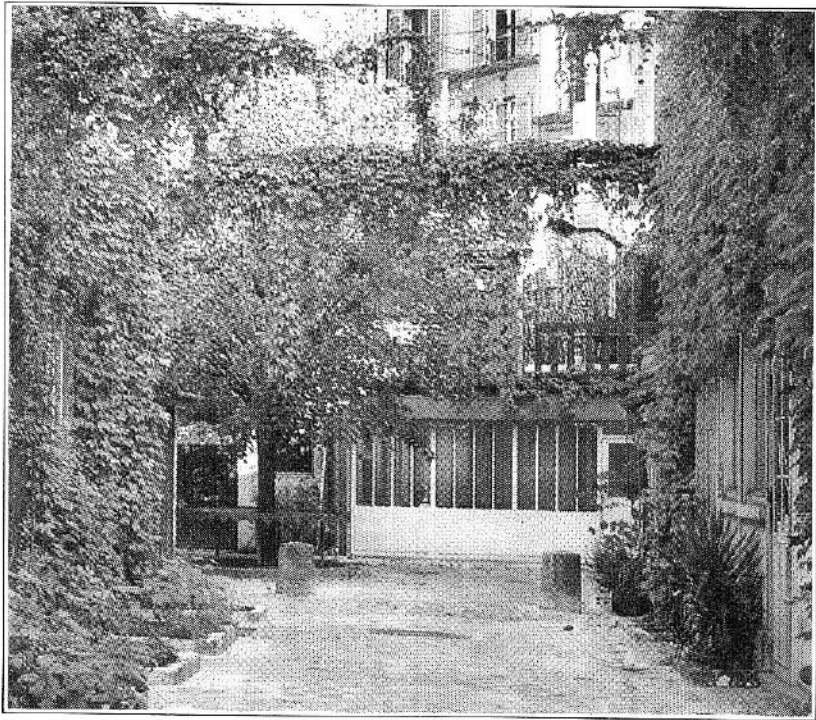
des lieux. Heureusement qu'il y a la crise! Le projet est abandonné. Un autre, plus modeste, de trois étages en façade n'est pour autant pas plus rassurant...

C'est en l'état (et en bon état) que les habitants du lieu veulent maintenir l'impasse. Ce pourrait être l'occasion d'y installer un lieu d'exposition en souvenir des grandes années artistes, la cantine-atelier de Marie Vassiliéff (1), établie dans l'impasse en 1915. Ses invités: Modigliani, Matisse, Cendrars, Picasso, Braque, Zadkine, Léger, Max Jacob (entre autres). Pas mal, non? S'il est un endroit dont la conservation pourrait sans problème se décider, c'est bien celui-là.

Jean Lévy

(1) Voir (et lire) «Kiki et Montparnasse 1900-1930», de Billy Klüver et Julie Martin (Flammarion 1989). Plein de gens et d'endroits passionnants.

Les Amis du 21 avenue du Maine, tél: 45.44.43.90.



## ASSOCIATION DE COMMERCANTS

# Réanimer le Prémontparnasse

Un quartier délimité par l'avenue du Maine et la rue du Château, comme en retrait de l'agitation de l'esplanade et de la froideur de la place de Catalogne: le Prémontparnasse.

Les rues évoquent une activité économique née du XIX<sup>e</sup> siècle affairiste comme la rue de l'Ouest (du nom de l'ancienne gare de machandises), ou les héros d'une III<sup>e</sup> République nationaliste, arrogante, blessée: elles s'appellent Jules-Guesde, Vercingétorix qui, né dix-neuf siècles plus tard, eût effrayé les Germains, Texel, du nom de l'île frisonne où le corsaire Jean Bart coula pour la gloire du Roi-Soleil la flotte des Hollandais qu'il avait d'abord servis. En charcutant l'espace, la rénovation a fait surgir la rue Jean-Zay, ministre abattu par la milice, ou la place Brancusi, hommage de la modernité à la force d'une sculpture sans frontières... Quartier chatuté qui se souvient de la vie d'un Paris bon enfant, commerçant, socialement différencié et qui, à toute heure, buvait les p'tits ballons de l'amitié aux zincs d'innombrables bistros.

Un quartier animé suppose le plus souvent des activités commerciales. Mais il y a commerce et commerce. Les usines à consommer qui se sont multipliées depuis une vingtaine d'années, néons clinquants, fonds sonores et messages publicitaires, espaces d'agitation plus que d'animation, ne sont pas une fatalité: c'est le pari lancé il y a trois ans environ par l'Association des commerçants du Prémontparnasse.

Le créneau visé est celui de la qualité, critère

d'admission des commerçants. L'autre enjeu est de proposer (ou retrouver) une autre façon de commercer en développant les aspects d'accueil, de convivialité, en encourageant aussi un certain nombre d'activités «culturelles» (au sens large), qui puissent ranimer la rue, inviter à la flânerie et à l'échange, et qui sait, redonner au quartier une identité.

Ce pari est un peu à l'image du président de l'association, Daniel di Corrado, qui après une carrière de régisseur de scène à la Comédie Française, dont il reste proche, a ouvert au 33, rue de l'Ouest un café-restaurant-terrace, «Les Nouveaux Mondes». Le décor est, il est vrai, sympathique et communique l'envie de s'attarder autour d'un mironton ou d'une choppe: chaleur du bois, celle des planchers, du bar, des tables et chaises vernies; les murs accueillent des expositions temporaires. Daniel di Corrado souhaiterait transformer son café en pub, style irlandais: accueillir les musiciens, les comédiens...

Actuellement, le noyau fondateur de l'association regroupe, rue de l'Ouest et place Brancusi, plusieurs restaurants et autres boutiques ou unités de service, qui parient l'honnêteté du rapport qualité-prix, que les produits ou services soient recherchés ou accessibles à toutes les bourses: «La Cagouille» (anciennement rue Daguerre), la saladerie «Du côté de l'Ouest», la crêperie «A la voie lactée», un restaurant libanais, «Le Calife» et, non loin, un restaurant chinois, Poilâne, Seybon, une agence immobilière, «Claire Lucia», l'hôpital public Léopold-Bel-

## CICA

# La vie associative en débat

Le 20 octobre s'est réuni à la mairie le Comité d'initiative et de consultation des associations, structure qui regroupe autour du conseil d'arrondissement les associations du quartier. L'ordre du jour de cette réunion était «la vie associative» justement.

Après l'intervention d'une représentante de la Mairie de Paris vantant l'action de Jacques Chirac pour les associations, en particulier par l'ouverture d'une maison des associations située au Forum des Halles, madame Vigneron, adjointe au maire du 14<sup>e</sup> chargée des associations, nous a fait part de chiffres concernant notre quartier.

En 1992, 178 associations ont été créées dans le 14<sup>e</sup>. De janvier à juillet 1993, 111 nouvelles associations ont été déclarées confirmant ainsi le développement de la vie associative constaté depuis quelques années. Au total, on en compte 800 de toute nature recensées par la mairie, dont 317 sont membres du CICA (à noter que seulement une trentaine d'entre elles étaient présentes à la réunion).

Les subventions distribuées aux associations du 14<sup>e</sup> par la mairie ont dépassé 7 millions de francs en 1992. Il faut à ce niveau préciser que le terme d'association recouvre des réalités bien différentes: quoi de commun entre un groupement de commerçants, un club sportif, une association à vocation culturelle ou un mouvement antiraciste? De plus, si l'une paie des salariés grâce à des subventions municipales, une autre fonctionne à partir du seul bénévolat de ses adhérents.

### UN ECHANGE LIMITÉ

La parole a ensuite été donnée aux associations présentes. Plusieurs d'entre elles

ont déploré la difficulté de faire circuler des informations entre associations. Chacune agit de son côté sans connaître les réalisations des autres et la mairie pourrait favoriser ces contacts. D'autres se sont plaintes du peu d'intérêt des CICA, où les associations sont écoutées par les élus mais n'ont pas la possibilité de réaliser des choses par elles-mêmes. Puis vinrent les interventions des élus. Pour les socialistes, le CICA dans son fonctionnement actuel ne sert à rien. Il devrait être un lieu de confrontation et d'interaction permettant aux associations d'être véritablement entendues et non seulement écoutées.

Après les propos de M. Carter, premier adjoint au maire du 14<sup>e</sup>, aimable comme à son habitude, M. Goasgen, nouveau député du 14<sup>e</sup>, a renvoyé les associations à leurs responsabilités: c'est à elles de s'auto-organiser. Peut-être cet élu, non-membre du RPR, voulait-il ainsi insister sur le peu d'espoir qui nous est en fait laissé?

Lors du débat, le représentant de La Page a indiqué que le journal était ouvert aux associations pour leur permettre de faire connaître aux habitants du quartier leurs activités. C'est dans ce cadre que deux associations présentes, Couple et famille et l'AFF 14<sup>e</sup>, nous ont demandé de présenter leurs activités. Nous le faisons ci-contre avec plaisir.

Plusieurs fois dans le débat, l'exemple du 13<sup>e</sup> arrondissement a été cité en modèle. Là-bas, Jacques Toubon a en effet mis en place un bureau des associations qui, par exemple, propose des ordres du jour des CICA, les prépare et dispose de facilités pour aider à la coordination des associations du 13<sup>e</sup>. Nous n'en sommes pas là dans le 14<sup>e</sup>, mais les responsables de la mairie ont toutefois évoqué la possibilité d'organiser un forum des associations. Chiche? M. Assouad, nous serons heureux de l'annoncer et d'en rendre compte dans La Page. N'hésitez pas...

Bruno Négroni

## LA MAIN A LA PAGE

Il y en a qui signent des articles, il y en a d'autres dont les noms n'apparaissent jamais. Pourtant, ils et elles participent aux discussions, tapent des articles, les relisent, font des photos, recherchent des publicités, diffusent le journal, le vendent Osur les marchés du quartier, etc.

La Page n°19, c'est: Jacques Blot, Juliette Bucquet, Pierre Bourdige, Bruno Camajhi, Laurence Croq, Brigitte Delmon, Meggan Dissly, Jean-Christophe Ditroy, Marnix Dressen, Jeanne Durocher, Guy Fargette, Béatrice Hammer, Imagem et Adela, Edwige Jakob, John Kirby Abraham, Margot Laurenceau, Véronique Lepage, Jean Lévy, Patrice Maire, Jean-Luc Metzger, Olivier Miguiarou, Bruno Négroni, Alain Rustenholz, Dimitri-Victor Sarris, Isabelle Sirot, Omar Slifi, Justine Sohier...

## L'EQUIPAGE

est l'association éditrice de La Page. Vous pouvez en devenir membre et, ainsi, participer à notre travail.

Adhésions: 100 F.

Chèques à l'ordre de L'Equip'Page, BP53, Paris Cedex 14.

## COUPLE ET FAMILLE

L'association Couple et famille est agréée comme association d'éducation populaire. Ses objectifs consistent à aider les personnes et les couples au niveau de leur sexualité, à leur apporter les informations qu'ils attendent sur les plans biologique ou psychologique et à leur permettre, grâce à l'accueil, l'écoute et le dialogue, une meilleure compréhension d'eux-mêmes, des relations au sein de leur couple ou de leur famille (relations parents/enfants, etc.). L'association propose donc des informations (qui peuvent être fournies dans différentes structures -écoles, centres sociaux-), des entretiens individuels ou des réunions débats.

De plus, une information sur la contraception et des entretiens préalables à l'interruption volontaire de grossesse sont assurés. Permanence à la mairie annexe, 26 rue Mouton-Duvernét, bureau3, tous les mardis de 16 à 19h. Tél: 45.45.67.14. poste 377 (aux heures de permanence).

## ASSOCIATION DES FAMILLES DE FRANCE

Cette association propose de nombreuses activités à ses adhérents. Cela va des activités culturelles (visite-conférences -40F la séance-, évêil musical pour les enfants) aux activités sportives (Yoga, tennis, gym -700F par an- et évêil corporel pour les enfants) en passant par des activités d'entraide (baby-sitting, bourse aux jouets, braderie de vêtements). Permanence à la mairie annexe, 26 rue Mouton-Duvernét, bureau4, tous les jeudis (sauf vacances scolaires) de 14 à 16h. Tél: 45.45.67.14. poste 378 (aux heures de permanence).

## RUE DES ARTISTES: L'AVIS DES RIVERAINS

En avril et en mai derniers s'est déroulée l'enquête publique préalable à la modification du plan d'occupation des sols du quartier de la rue des Artistes (incluant la villa Seurat). Cette modification, proposée par l'Association de défense de la rue des Artistes et avoisinantes (Adraa) et acceptée par la Ville de Paris, avait pour but d'empêcher le renouvellement des erreurs urbanistiques et architecturales qui ont déjà défiguré le quartier.

A l'occasion de cette enquête, outre l'assemblée générale de l'association, une quarantaine d'habitants se sont exprimés individuellement et personne ne s'est opposé au projet dans son ensemble. Il est rare pour un habitant de pouvoir donner son point de vue sur l'avenir de son cadre de vie, et partant sur ses conditions de vie future. Cette enquête a été aussi l'occasion d'attirer l'attention de la Ville de Paris sur des problèmes très précis (luminosité des cours intérieures d'immeuble), de proposer des solutions, de suggérer des améliorations (plantations d'arbres, sens de circulation, stationnement, protection des espaces verts...).

L'Adraa a atteint son objectif principal avec cette modification, mais il lui reste beaucoup à faire. En vrac:

- suivi de la construction d'un immeuble de bureaux à la place d'un ancien entrepôt, rue de l'Aude (à la demande de l'association, le constructeur a présenté une maquette aux riverains);
- suivi de l'avenir de la clinique Paris-Sud, rue de l'Aude;
- organisation d'une fête;
- mise en valeur du passé (et du présent) artistique très riche du quartier;
- montage de dossiers pour l'inscription à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques de plusieurs ateliers d'artistes, etc...

Association de défense de la rue des Artistes et avoisinantes

# Valse des amendes

# TANGO AVEC LES HUISSIERS

*Comment procèdent les huissiers? Ce papier ne donne que quelques repères tirés de l'expérience et de complicités de voisinage; avec le parti d'en rire.*

Préjugés à nuancer: «Les huissiers sont des parasites-rusés-ripoux». Parasites, rusés, maîtres-es-intimidation: sans doute; ripoux: le manque de transparence est général; des différences collectives et individuelles sont cependant constatables selon qu'ils «bossent» en solo, en cabinets, sont en cheville avec telle ou telle catégorie de fonctionnaires. Les trésoriers de l'Etat français jacobin sont des fonctionnaires dénués de sensibilité. Certes, il existe une transmission des hautes charges de l'Etat, notamment financières, au sein des rejetons de la bourgeoisie parisienne. Cependant, les avantages attachés à cette fonction à Paris ne sont pas négligeables: aussi attirent-ils des provinciaux accrocheurs et/ou malins. Il existe des trésoriers corses, vendéens, bretons, marseillais, percherons, périgourdins, de parents nés à l'étranger etc. Tous ne sont pas des «énarques barbus». Dans tout Français, fût-il haut fonctionnaire, sommeille un «anar», un être cultivé, ayant le sens de l'humour, voire de la poésie. Des chiffres, des chiffres, des chiffres. Des formulaires, encore des formulaires, toujours plus de formulaires: pour eux aussi, c'est dur.

La Préfecture peut faire preuve de compréhension: ainsi, en avril 1990, j'ai été remboursée de trois semaines de fourrière; rétablir la vérité, porter plainte ont suffi: mon véhicule, stationné réglementairement devant un immeuble en construction avait été déplacé dans une partie de l'avenue tombant sous le coup de l'enfourchement et cédé la place à une benne de l'entreprise Le Corre, honorable société plus d'une fois épinglée par la presse en raison d'arrangements douteux avec des ripoux relatifs à des parkings, horodateurs, etc.

En cas de menace de saisie, ne pas s'affoler; la saisie n'est pas immédiate, ses résultats contestables (les huissiers n'étant pas forcément experts en objets anciens); tenter de gagner du temps, ne pas hésiter à consulter un avocat.

Si la menace se précise et que vous êtes «raide», il est préférable d'avoir de bonnes relations avec vos voisins; un enfant mineur sera le bien venu (les huissiers, n'ont le droit ni d'ouvrir les tiroirs ni de forcer vos portes si l'appartement est occupé par un mineur); prévoyez des punaises, de la lessive St-Marc, des pinces à clous X, des posters (plus grands que les tableaux ou litho décrochés), et de la colle à refroidissement lent (très lent).

### TROIS ÉPISODES

Si les histoires sont individuelles, l'expérience des autres peut être utile. La mienne comporte trois épisodes qui se sont traduits, l'un par un échec cuisant, le second par un répit, le troisième par la mise en œuvre de procédés dilatoires plus élaborés.

1) Février 1993: lettre de rappel sur le

3e tiers des impôts de l'année 1987. Prescription, me dis-je; d'ailleurs, je ne me souviens de rien... Puis, des fragments de souvenance s'assemblent dans mon cerveau financièrement embrumé et je me souviens; je me souviens que cette année-là, ne travaillant qu'à mi-temps dans la presse, j'avais sacrifié mes vacances d'été pour effectuer une mission bien payée. Ces heures supplémentaires avaient fait bondir ma fiche d'impôts de façon si disproportionnée que le paiement de ce tiers fatidique en avait été occulté.

Mars arrive et l'huissier était sur le seuil pour l'inventaire. J'avais été prévenue par lettre simple deux semaines auparavant. Ce courrier précisait qu'en mon absence l'huissier serait obligé de requérir le commissaire de police et un serrurier, fatigue justifiant l'augmentation des frais. Les dégâts éventuels restent à ma charge.

L'huissier des impôts avait l'air faussement tristounet, imperméable gris-Siméon, pâle, blafard même, sous le ciel gris et bas de ventôse, l'oreille en berne. Hélas, m'apprit-il doucereux, j'avais négligé d'aller chercher les plis recommandés (les relances repoussent d'autant la date théorique de prescription). Nous conversâmes. Il me confia qu'il voyait des choses tristes. «Et que faites-vous dans ces cas-là?» «Je suis bien obligé d'exécuter les ordres». Toujours est-il qu'à titre exceptionnel, l'intrus accepta un chèque qui serait encaissé à la fin du mois.

2) Différents avertissements de la trésorerie principale de Paris ayant ricoché sur ma force d'inertie, le groupement des huissiers de justice auprès du tribunal de police de Paris m'envoie une lettre datée du 29 janvier 1993 rappelant une condamnation datant de décembre 1992; en conséquence, un «passage» à mon domicile sera effectué «pour dresser un inventaire et fixer une date pour leur vente». Je suis invitée à leur adresser de toute urgence la somme de 2110F «couvrant le principal, les frais antérieurs et les frais légaux de 1%». Le détail des arriérés ( amendes et commandements ) est joint sur un «itératif» (formulaire administratif qui rappelle les termes de l'article 583 du code pénal en la matière). J'envoie une lettre aimable leur demandant un étalement qui sera accepté.

3) Fin 1991, les poulets me chopent place Victor-et-Hélène-Basch dans les embouteillages d'un vendredi soir et me collent un PV coquet pour immatriculation provisoire périmée. Le garage où j'avais acheté le véhicule quatre semaines auparavant avait empoché une commission de 100F pour établir la carte grise et devait me prévenir de sa réception. La SCP Fauchois-Touati-Fauchois extirpe la prune; elle m'adresse deux lettres avec, comme mentions «date de la poste». A la première était joint l'itératif administratif; la seconde, trouvée à mon retour de vacances, le 25 juillet, m'avertissait du passage de l'huissier le 9 août afin d'effectuer une saisie de biens mobiliers équivalente à 2600F. Aucun rappel d'une éventuelle condamnation par le

TGI. Le 9 août, je serai là; donc, pas de réquisition, Les «frais» seront diminués (mais de combien?).

Je m'informe ici et là dans le quartier. A «Alias» où je rencontre un ancien habitué des PV impayés. «Au feeling», me conseille cet excellent homme, «il faut réagir au feeling. Ils sont pas tous pareils; ainsi ma femme est tombée une fois sur un p'tit vieux qui semblait inoffensif, alors je lui ai conseillé en parlant fort au téléphone de lui offrir un café et un arrangement. Evidemment», ajoute-t-il, «mes expériences datent un peu, ils en sont tous à gratter les fonds de tiroir». On boit un p'tit coup.

Saut de puce jusqu'au Bouquet, rue Boulard. Le hasard me fait rencontrer «Neige». On a bien ri avec et d'un touriste néerlandais qui trouvait exotiques les autochtones.

Je suis même en relation avec des avocats célèbres. Il est vrai que je n'aime pas le droit, discipline concoctée par les chouettes de Minerve, encore moins les procédures. L'oubli est humain.

Mélusine veille ou Dieu, s'il existe, est moins petit ce jour-là que d'autres. Une avocate connue exerce dans l'immeuble voisin. Les services permanents de conseil juridique sont en congés payés mais elle est là. Je lui rends une visite de voisinage et d'amitié.

Charmante, absolument charmante. Française d'origine béninoise mariée à un avocat sénégalais, je me sens illico en confiance ayant été, étudiante, adoptée par une tribu zairoise qui avait colonisé un immeuble du 18e, du côté de Marcadet. C'est reparti pour un autre tour du monde.

L'Afrique, la fermeture du marché couvert de la rue Daguerre (les p'tits blancs

négligeables et qu'une amnistie approche; et, une fois versés des acomptes, faire durer le plaisir, consentir à de petits efforts mais en payant directement le Trésorier.

### EN ATTENDANT L'HUISSIER

Vendredi 6 août, 12h30; l'huissier passera peut-être lundi 9 entre 8 et 18h. Je ne me suis pas laissée piéger par le temps. Alors, les non-événements se succèdent rapidement.

Coopération flagrante en direction du Trésorier des amendes, 2e division: chèque de 1000F + lettre d'accompagnement exposant quelques soucis: augmentation de la pression fiscale, CSG, salaire gelé, augmentation des charges de l'immeuble; les problèmes des couches moyennes de la fonction publique (y compris celles des juridictions, s'obstinant à vivre à Paris), de surcroît fumeuses, non de havanes mais de cigarettes légères et automobilistes... J'évoque les quêtes infructueuses pour trouver parfois des places dans le quartier, surtout quand il pleut en rafales d'hiver ou printanières; lui avoue que le parking prévu avenue du Maine ne résoudra guère nos problèmes (les premiers prix de location annoncés étant de 1000F mensuels). Je timbre cette missive à 2,20F, en adresse deux photocopies aux huissiers, l'une en recommandé l'autre avec un timbre à 2,80.

Dimanche, des objets se déplacent mystérieusement chez mon amical voisin. Lundi 9: j'attends. Persiennes fermées, c'est l'été. Machine à laver prête à démarrer sur essorage. La planche à repasser avec le fer dessus entre deux portes. L'aspirateur et son tuyau entre deux pièces. L'ordinateur branché, l'imprimante sur «édition courrier, caractères gras» (plus bruyant, plus long), la réserve de papier suffisante pour envahir en déroulement continu la surface de l'appart'. Câble TV sournouement dissimulé. Dans le cagibi, petit couloir intérieur biscornu, y'a une ampoule, mais elle marche pas. Deux ou trois feuilles de journaux y traînent. Avec de la glu.

L'intrus est resté à Beaubourg. Après un tel déploiement d'énergie, ça sera 50F à la prochaine relance. Avec un peu de chance, en passant la main, Tonton m' laissera peut-être un cadeau. Paris au mois d'août a comme perdu son odeur. Restent les pots, les chats et les artistes; et des saltimbanques un peu gris qui débambulent à l'imprévu chapeau gibus sur le chef ou charentaises en toute saison.

Je fuis quelques jours en île de Noirmoutier. Passé la capitale, les poulets en uniforme y brillent par leur absence. Quelque part, un maire fait de la résistance: des commerces de proximité, pas de panneaux d'affichage pour la pub, signalisation minimale, pas de PV puisque tout est calme; le musée est fleuri et la mer, si près, derrière les dédales de venelles bordées de maisons blanches. Dans les jardins, des bouleaux argentés frémissent, des mimosas accueillent les brises du sud; dans les ciels lumineux chargés de sel, les mouettes planent.

Se loger et circuler à Paris? Dur.  
Justine Sohler



Spécialiste des systèmes d'alarme novateurs, style agent 007, capables d'envelopper le malfrat d'un épais brouillard entravant à coup sûr sa circulation. Il trouve bizarre la résistance des co-propriétaires de mon immeuble à l'installation de digicodes, interphones et autres patacodes qui gêneraient la liberté de mouvement des artistes et des chats, bien représentés lors des assemblées générales. On admet que le brouillard, c'est quand même aut'chose (bleu, rose, noir?). Neige m'indiquera, anecdote vécue à l'appui, que les huissiers ne peuvent pénétrer dans un domicile occupé par un(e) mineur(e).

Et passèrent les jours. Soudain, illumination. Je me souviens que je travaille dans une juridiction administrative de plein contentieux à compétence natio-

du dimanche matin chez Costa...), la Bosnie, l'univers sensoriel fabuleux des chats (leur voyance, leur perception de huit octaves supérieures à la nôtre, pas étonnant qu'ils les entendent venir de loin, les intrus...). Concernant les huissiers, elle m'apprend que les frais d'inventaire n'obéissent à aucune règle. Peut-être en existe-t-il. Le corps des avocats n'a pu encore dissiper ce mystère: des «actes» de montant variable, dans une fourchette de 100 à 400F. Aucune relation avec le montant des sommes réclamées...

Néanmoins, cette profession apparemment peu sportive n'apprécie guère de vous trouver dans vos murs, surtout si elle soupçonne qu'en vous serrant un peu plus la ceinture, vous pouvez payer. En conséquence, il est conseillé de ne jamais commencer par payer, surtout si les sommes sont

### L'EQUIP'PAGE

est l'association éditrice de La Page. Vous pouvez en devenir membre et, ainsi, participer à notre travail. Adhésions: 100 F. Chèques à l'ordre de L'Equip'Page, BP53, Paris Cedex 14.

## MUSÉE ADZAK

# Une œuvre qui contient des œuvres

**A** deux pas de l'hôpital Saint-Joseph, parallèle à la rue de l'Abbé-Carton, reliant la rue des Suisses à la rue Didot, se trouve la rue Jonquoy. Au n°3, M. Baudoin possédait une crèmerie, une maison et une remise. En 1970, il vend le tout en viager à Roy Adzak, sculpteur et photographe. Commence alors une cohabitation de dix ans, au cours de laquelle le crémier habitera la demeure tandis que l'artiste créera dans la remise la série de «L'Homme anthropométrique».

Après la mort de M. Baudoin, Adzak convertit la maison en labo-photo et la cour en jardinet, puis se lance tout seul dans la surélévation de la remise. Un artiste, c'est bien connu, n'a pas les pieds sur terre, aussi Roy se blesse-t-il en plein aménagement. Sur son lit d'hôpital, lui vient l'idée de transformer le 3 rue Jonquoy en musée-atelier pour artistes sans frontière, renouant avec la tradition cosmopolite du Montparnasse.

Y consacrant dix-huit mois de dur labeur, l'ancien ingénieur en bâtiment élève de ses propres mains, maçonnerie comprise, la construction la plus moderne de la rue, dont les quatre niveaux de bois et de verre présentent une façade sobre et élancée; au dernier

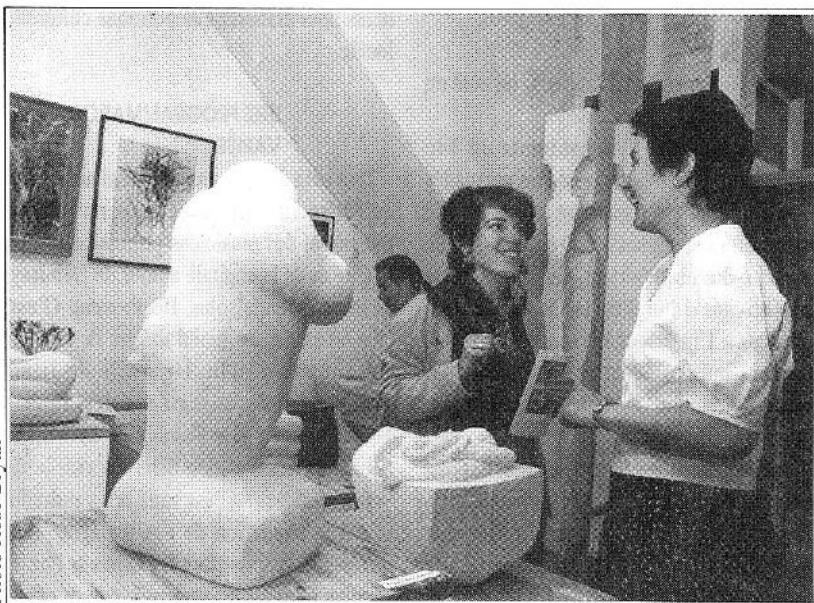


Photo Rose Bryan

Tableaux de Dilys Bryan et sculptures d'Anne Richard (à droite sur la photo).

étage, un portrait sculpté de l'artiste semble surveiller l'entrée où l'emprunte de ses mains nous indique la route à suivre. L'inauguration eût lieu le 26 avril 1984, avec l'exposition de Lou Meulenberg, photographe et metteur en

scène néerlandais, son ami de longue date.

Après la mort de Roy, Margareth Crowther, son amie depuis 1970 et la compagne des deux dernières années, continue l'œuvre en conservant au musée l'esprit que son fondateur avait impulsé: à la fois centre culturel international et espace de création. On doit à l'Association des amis d'Adzak (1) que ce lieu demeure un point d'accueil d'artistes de pays différents,

## ARTISTES PASSES ET A VENIR

Ont été exposés depuis avril 1993: Moula Madjid, sculpteur algérien; Kamel Yahiaoui, peintre algérien; Suzane Ritter, peintre allemande; Rosann Cherubini, peintre anglaise; Karen Cumberpatch et Mary Blake, peintres américaines; Ronald Bowen, peintre franco-américain; Jean Money, peintre australienne; Anne Richard, sculpteur parisienne; Hanz Michon, photographe néerlandais.

Sont annoncés, en décembre: Frances Dal Chele, Stephen Bernas, Jean-Luc Fauvel et José Diaz-Fuentes, sculptures sur marbre et bois. Du 13 au 15 janvier 1994 aura lieu la projection du film «Martin Luther-King». De plus, des rencontres poétiques sont régulièrement organisées les dimanches en fin d'après-midi.

facilitant les rencontres et les échanges. Signalons enfin que le musée sert d'atelier pour les artistes en quête d'un toit pour créer.

Jeanne Durocher

(1) L'association a été fondée par Roy Adzak, Daphné Shih, Margareth Crowther et Lou Meulenberg.

Musée Adzak: 3, rue Jonquoy, ouvert du mardi au samedi, de 15h à 20h, entrée gratuite. Contacts: Margareth Crowther, tél: 45.43.06.98.

## JEUNES TALENTS

Dans certains restaurants, les jeunes talents ne sont pas seulement dans la cuisine... Les responsables des lieux ont en effet décidé d'organiser des expositions gratuites réservées aux jeunes talents, si possible du quartier.

Au Citoyen, ça se passe dans la salle située au sous-sol, là où nous organisons notre «pot des lecteurs» (voir première page), on peut donc découvrir des œuvres de peinture, des photos ou des aquarelles. Jusqu'à la fin du mois de janvier, c'est une exposition intitulée «Détournement d'images» de Lucien Venture qui vous est proposée. N'hésitez pas à passer 12 rue Daguerre pour voir... et à l'occasion y manger...

Aux «Comestibles», l'exposition des tableaux se passe directement dans la salle de restaurant, et c'est au 10 rue de la Sablière.

Si vous connaissez d'autres lieux où régaler à la fois le palais et les yeux, faites-les nous connaître.

## PHOTO SOUVENIR RUE FROIDEVAUX

Avec la chute des feuilles, Patrick Modiano nous livre chaque année toujours un peu le même roman. Un homme jeune. Des souvenirs assez flous. La rencontre avec un personnage d'âge mûr, usé par un passé obscur. Un grand appartement à peine habité. Une jeune fille, souvent. Des photos. Des gens qui passent... Enfin, pas vraiment d'intrigue. Juste quelques traces.

De «Chien de printemps» (1), on retiendra l'évocation de Francis Jansen, photographe ami de Robert Capa, son atelier 9 rue Froidevaux, son hôtel boulevard Raspail... Et puis un cliché vieux de trente ans, pris avenue Denfert-Rochereau.

(1) Editions du Seuil, 75F.

## ABONNEZ-VOUS A LA PAGE

Cinq numéros: 40F (soutien: 100F). Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de L'Equip'Page, BP53, Paris Cedex 14.

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

**LA PAGE** est éditée par l'association L'Equip'Page BP 53, Paris Cedex 14. Directeur de publication: Bruno Négroni. Tél (répondeur): 45.41.75.80. Commission paritaire n°71081. ISSN n°0998 2728. Impression: Rotographie, Montreuil.

## POSTAGE

C O U R R I E R

### CHERS AMIS,

D'accord à 100% avec l'esprit de La Page. C'est justement parce que j'approuve entièrement le dernier numéro que je viens de recevoir (le n°17, NDLR), que je vous adresse une petite mise en garde. Je crains que beaucoup de vos lecteurs, ceux qui ne voient dans La Page qu'un agréable journal de quartier, ne soient un peu choqués par le ton «politique» qui s'y exprime très clairement. Vous risquez de perdre des abonnés! Il ne s'agit pas de renier l'esprit du journal, mais il existe d'autres feuilles spécialisées pour cela. Insistez sur l'aspect social des choses. Evitez qu'on ne vous considère comme l'émanation d'un «parti».

Toujours en toute sympathie avec vous.

Claire Saunier

### CHER JOURNAL,

J'ai découvert votre existence, il y a quelques mois à la terrasse d'un café rue Daguerre (...) et j'ai lu, depuis lors, quelques numéros. Je trouve en effet l'idée d'un «journal de quartier», comme La Page, nécessaire et même indispensable au Paris (...) d'aujourd'hui. Je ne sais pas s'il y a d'autres initiatives de ce genre dans d'autres arrondissements, mais cela me paraît utile.

Pour en revenir à La Page, (...) je suis moi aussi scandalisé par le prix des loyers à Paris et l'évolution de la capitale qui résulte de la spéculation immobilière. Mais, le journal ne met-il pas un peu trop l'accent sur les problèmes d'urbanisme? Autrement dit: un journal local ne devrait-il pas essayer de répondre aux différents besoins de la vie de quartier, dont les problèmes de logement ne sont qu'un aspect?

Aujourd'hui, les Parisiens, comme les autres habitants de ce pays, sont préoccupés par les problèmes d'emploi, le recul de la sociabilité et des solidarités. Or, dans ce manque ressenti de communication et de solidarité, il y aurait, me semble-t-il, un immense espace à prendre pour l'équipe d'un journal de quartier. En bref, La Page

pourrait davantage se faire l'écho de problèmes plus quotidiens, mais aussi des tentatives pour y répondre. Je pense aux efforts que beaucoup font pour faire des activités culturelles après leur travail (...) qu'il s'agisse de regroupements institutionnels ou non. Je pense aussi à ceux qui tentent de résister aux politiques dressant les gens d'origines différentes les uns contre les autres. Sans parler des questions d'emploi, les problèmes de vieux jours ou de paupérisation silencieuse (...) Pourtant, nous sommes tous géographiquement tellement proches qu'il serait possible de contrer le mouvement de repliement sur soi, l'égoïsme qui se développe dans le contexte actuel... J'ai trouvé étonnant que, dans le numéro déjà cité (n°17), la seule référence à ce contexte ait été l'article intitulé «Un méga... studio». Qui peut encore rêver sur l'exemple de M. Bergaud?

Mon propos n'est pas de faire du misérabilisme mais de vous dire comment j'aimerais voir évoluer l'expérience de La Page: plus ouvert sur la vie du quartier (...) sans pour autant s'abstraire du contexte général. Je souhaite longue vie au journal.

Pierre Johnson

## LE MOUVEMENT HUMANISTE NOUS ECRIT

Suite à notre dossier sur le Mouvement humaniste paru dans La Page n°18, nous avons reçu le «droit de réponse» publié ci-dessous. Nous y répondons ici de façon rapide, avant de revenir plus longuement sur le sujet dans un prochain numéro.

«Vous avez fait paraître dans votre journal «La Page» n°18 d'octobre 93, un article intitulé «Au secours les humanistes reviennent» et un autre «Journaux humanistes, feuilles de chou et carton pâte». Dans ces articles, vous portez de graves insinuations et accusations sur le Mouvement humaniste, courant d'opinion dont je suis le porte-parole national. Outre les inexactitudes, il est incompréhensible que ces articles visent à dénigrer l'action sociale des fronts générés par le Mouvement humaniste et restent évasifs sur les bases idéologiques de celui-ci.

Je suis étonné que votre journal de quar-

tier, que je considérais comme sérieux sur le contenu et dans une sensibilité proche de la nôtre, ait pu publier de tels articles avec une illustration fantaisiste sans avoir préalablement confronté ses sources d'information avec les responsables des différentes organisations qui adhèrent à ce courant.

Nous reconnaissons à chacun le droit de se tromper. Aussi faisons-nous appel à votre intégrité intellectuelle pour vérifier le bien-fondé, les sources d'information, les intérêts et les antécédents de ceux qui se placent à la fois en accusateurs et en juges.

Il me semble utile de rappeler que le Mouvement humaniste défend expressément les droits des minorités et manifeste publiquement sa position contre tous types de discrimination. Il met en avant le travail face au capital et la démocratie réelle face à la démocratie formelle qui n'est rien d'autre qu'un instrument de trahison de la population. Il est organisé en différents fronts d'action qui agissent dans des domaines spécifiques: politique, social et culturel.

Par contre, une telle façon de penser et d'agir est résolument contraire à l'intérêt de ceux qui voient l'être humain comme objet mis à leur service. Ils nous situent comme des électeurs qui leur permettent d'atteindre le siège convoité et comme des proies de leur vorace spéculation, mais ils ne sont en aucun cas capables de nous voir dans notre dimension humaine. Ce sont eux: les néofascistes, les néo-libéralistes, la Banque, les fanatiques et les spéculateurs, les véritables ennemis du progrès humain.

Dans ce contexte, on comprend les efforts de ces groupes anti-humanistes pour discréditer l'action de ceux qui défendent la suprématie de l'être humain sur tout autre chose. Leur manque d'argument et leurs intentions discriminatoires font qu'ils ne se confrontent pas aux humanistes sur le plan des idées et de l'action sociale.»

Serge Giulieri

porte-parole du Mouvement humaniste France

## LA REPONSE DE LA PAGE

Le temps et la place nous manquent pour répondre en tous points à la naïveté feinte du porte-parole du M.H. En ce qui concerne le sérieux de nos sources, ceux de nos lecteurs que les questions soulevées

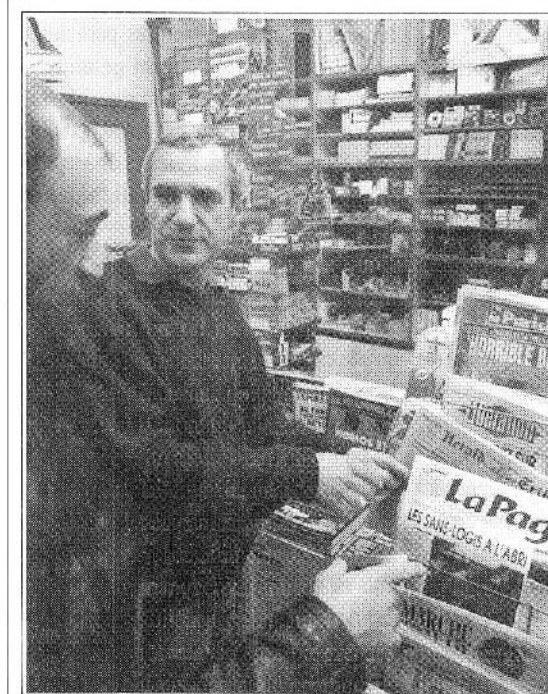
intéressent peuvent s'adresser aux deux principales associations de lutte contre les sectes (1) ou, sur notre arrondissement, à Daguerrosectes (2).

Nous publierons prochainement des témoignages d'anciens membres de la mouvance «humaniste»; nous ne manquerons pas alors de rendre compte du point de vue de ses actuels adeptes. Pour l'heure, nous nous contenterons de souligner que M. Giulieri ne répond aucunement aux mises en cause dont nous faisons état dans notre n°18. Il évite soigneusement de s'expliquer sur le fonctionnement de son mouvement, sur son financement, sur les pratiques de racolage et de fragilisation psychologique de ses membres... Rien non plus sur le «gourou» fondateur de ce «courant de pensée». En résumé, le Mouvement humaniste ne fait que reprendre son discours habituel: sympathique en apparence mais toujours aussi obscur quant à ses objectifs réels.

La Page

(1) Centre de documentation, d'éducation et d'action contre les manipulations mentales: 19, rue Turgot, 75009. Tél. 42.82.04.93. Union nationale des associations de défense de la famille et de l'individu: 10, rue du Père-Julien-Dhui, 75020. Tél. 47.97.96.08.

(2) Daguerrosectes: Tél. 45.45.54.03.



Dans son numéro 18, la Page publiait un article sur la cité du souvenir rue St-Yves. Monsieur Jacques Guaimard, le marchand de journaux d'à côté, en a fait une promotion particulière. Résultat: 160 exemplaires vendus!

